

Colette Soler

Les figures et les mots du réel *

Sous ce titre, « Les figures et les mots du réel », je vais d'abord parler du théâtre de l'hystérie, car de fait l'hystérie est une structure clinique théâtrale, qui donne à voir, même quand c'est par le biais de la parole. Cependant, si on se demande ce qui définit son théâtre, puisque après tout le théâtre peut mettre en scène des choses très diverses, eh bien, je crois qu'on ne peut répondre qu'en faisant un détour. Et cela parce que l'hystérie n'est pas seulement histrionique, elle est aussi hystorique, en écrivant l'histoire avec un « y », comme le fait Lacan.

Ce qu'elle a de commun avec l'histoire au sens banal, l'hystérie, c'est qu'elle raconte des histoires. Vous percevez l'équivoque de l'expression qui veut dire d'abord fabriquer du récit, de la fiction articulée, autrement dit de la chaîne signifiante. Mais l'expression « raconter des histoires » désigne aussi le côté peu fiable de ces histoires, nuance que l'on retrouve quand on dit à propos des turbulences hystériques « c'est du théâtre ». Pauvre hystérique d'ailleurs, qui voudrait tellement qu'on la prenne au sérieux. Heureusement Freud vint, non sans avoir été précédé par Charcot.

Hystorique avec un « y » indique aussi que c'est une structure qui fluctue selon l'histoire et de fait il n'y a pas une seule hystérie mais des hystéries, ou si on veut des figures multiples de l'hystérie. C'est logique. Structuralement, l'hystérie, c'est un sujet, homme ou femme d'ailleurs, couplé à un partenaire supporté par un signifiant maître, ce que nous écrivons S1. Dès lors, ses portraits varient en

* Intervention au colloque international « La Salpêtrière, un théâtre de l'hystérie. D'une scène à l'autre : Charcot, Freud, Lacan », organisé par l'association Psychanalyse et Médecine et l'université Paris XIII, en partenariat avec l'université de l'État de Rio de Janeiro, l'université Veiga de Almeida et l'association Insistance, les 4 et 5 octobre 2013.

fonction de ce signifiant maître et de ses évolutions historiques. L'hystérie de Socrate n'est pas celle du Moyen Âge ou plus généralement celle des époques de régence de la religion. Cette dernière n'est pas non plus tout à fait ce que je vais appeler l'hystérie freudienne pour désigner celle dont Freud fut le partenaire. Chacune de ces hystéries interpelle un signifiant maître distinct, pour Socrate, le maître antique, pour les hystéries religieuses, rien moins que Dieu au-delà de ses prêtres, de l'inquisiteur au simple confesseur. Pour les hystéries de la Salpêtrière du temps de Charcot, si proches de celle de Freud, c'est le S1 du médecin des corps, pas des âmes, et déjà, de ce fait, Charcot n'a pas pu ignorer que le problème sexuel était sous-jacent. Freud s'en est tout juste distingué en sollicitant la parole hystérique à propos des symptômes de corps.

Cette hystérie-là est couplée au S1 du sexe, supporté par l'Homme. Charcot l'a bien perçu qui s'imaginait en une célèbre formule que le remède pouvait être le pénis à répétition. Erreur flagrante certes, mais fulgurante intuition d'un homme qui sans doute n'était pas sans s'être senti questionné. Il est intéressant de mesurer le pas franchi par Freud. Ce n'est pas l'usage de la parole, Charcot aussi a utilisé la parole, mais celle des commandements de l'hypnose, comme on sait. Freud, levant ce commandement et sollicitant l'association libre de la parole hystérique, a pu recueillir autre chose. Il a réussi à produire une hystérie qu'il faut appeler je crois l'hystérie analysante, qui demeure et sans laquelle il n'y a pas d'analyse d'ailleurs. C'était un changement par rapport aux hystériques de Charcot. C'était au regard et non à l'écoute que celles-ci offraient leurs corps souffrants, elles furent une aubaine pour l'appareil photo, et c'est par lui qu'elles nous restent si présentes. Celles de Freud ne donnaient pas moins à voir, mais par leur discours, et c'est ce qui a permis à Freud de recueillir le savoir sur le sexe que ce discours comportait. Je reviendrai sur leur mérite, mais le premier le plus évident des mérites de cette hystérie freudienne fut de réintroduire par son récit la question sexuelle, que la science en général et même celle des docteurs laissaient de côté.

Je dis par son récit, et pas par ses symptômes de corps, bien que ce soit par ses manifestations corporelles si spectaculaires, si impressionnantes parfois, que l'hystérie a d'abord été identifiée, et Freud a eu affaire à ces phénomènes spectaculaires, dits de conversion. On le

constate, leur côté spectaculaire a disparu pour l'essentiel, et justement parce qu'ils étaient des conversions. C'est la grande découverte du temps de Freud, une fois mises en mot les conversions disparaissent. La formule générale de la conversion, donnée par Lacan, c'est « je parle avec mon corps », il faudrait dire plutôt l'inconscient parle par le corps, « mystère du corps parlant ». Finalement, ce n'est pas le propre de l'hystérie, elle n'en est qu'une version particulière et accentuée. Ce qui compte donc, ce n'est pas tant son idiome corporel que ce qu'elle met en scène dans cet idiome et que Freud s'est employé à traduire pour en dégager ce que j'appelle son récit ou son message, disons les histoires qu'elles ont racontées à Freud. Elles ont raconté à Freud l'histoire de l'amour pour le père, leur père, et sous cet amour le rapport du désir à son désir d'homme. Mais, comme on le sait, nul n'échappant au destin que lui fait la structure de langage, les histoires d'amour finissent toujours mal, sauf dans les contes pour enfant.

Alors, en réalité, le théâtre des hystériques met en scène un autre théâtre qui n'est pas à proprement parler le leur, qui a une portée universelle, le théâtre des affaires d'amours, des amours sexuées. C'est un fait, et qui n'est pas dû à l'hystérie, les affaires d'amour, je ne parle pas des amours domestiques qui s'ajustent à l'économie de la maison, du foyer, je parle des vraies, celles auxquelles la littérature a fait un sort depuis l'origine de notre civilisation, ces affaires-là s'exhibent sur une scène, que ce soit celle du roman ou du théâtre, et sont clivées des liens sociaux ordinaires. Lacan le notait dans *Télévision*, les acteurs en sont capables des plus hauts faits, ça va du plus bouffon jusqu'au plus noble, du théâtre de boulevard au théâtre tragique, du fait divers au fait d'éclat, comme je m'étais exprimée, peu importent les variantes, c'est une scène où se montre en image et en récit la fin annoncée, quasi programmée, qui fait passer du « tu es ma femme » de la parole institutive de l'amour à la parole assassine du « tué ma femme ». Ce théâtre-là par son issue tragique répercute ce qui n'est pas du théâtre, qui n'est ni symbolique ni imaginaire, à savoir un réel. Le réel du sexe tel que la psychanalyse l'a mis en évidence et qui est comme frappé de malédiction.

C'est à ce théâtre que l'hystérie freudienne prête son corps, et pour dire que jamais le désir sexué ne peut satisfaire l'insatiable de l'amour, qui d'ailleurs se fonde de cette impossibilité. Cependant, l'inconvénient du théâtre est qu'il ne fait pas plus que montrer. C'est

beaucoup, mais le discours de l'hystérie vaut plus que son théâtre, c'est grâce à lui que Freud a pu produire ce que Lacan nommait une « subversion sexuelle », soit un savoir sur le réel du sexe que jusque-là les semblants du discours masquaient. De ce réel, Lacan a donné les formules frappantes, *Y a pas de rapport sexuel*, *Y a d' l'Un*, et rien d'autre que de l'Un tout seul. Cependant, je dis que c'est le réel de la psychanalyse, car c'est Freud qui l'a approché et introduit dès le départ, en 1904. Freud, en mettant en évidence la « perversion polymorphe » qu'il découvrait chez l'enfant, mais qui s'avère être la perversion polymorphe non de l'enfant mais de la jouissance des parlants, Freud reconnaissait, sans le dire dans ces termes, que cette jouissance morcelée, à la fois morcelée et autoérotique, n'est pas liante, ne fait pas couple, car elle n'a pas d'autre partenaire que l'objet dit partiel de la pulsion. Dès lors, elle ne condescend que très difficilement au lien du désir ou de l'amour, et l'appariement des corps sexués dans l'acte devient un problème à éclairer. Freud le dit textuellement dans une note de 1915 des *Trois essais*. Ce savoir sur la structure d'une jouissance qui ne se situe que de l'objet *a*, savoir que Lacan écrit comme le produit du discours hystérique, fut construit par Freud, qui l'a déchiffré dans la parole de ses hystériques, et c'est autre chose que le théâtre de l'hystérie et de beaucoup plus important.

Les pulsions constituent la « réalité » sexuelle de l'inconscient, vérité insoutenable dit Lacan, et pourquoi insoutenable, sinon parce que cette réalité dite sexuelle n'est pas constituante du couple, n'apparie pas les corps sexués, préside à l'impossible du rapport. Du coup, tout ce qui s'exhibe sur la scène, je ne parle pas seulement de celle du théâtre mais de la scène de nos vies quotidiennes, tout ce qui se montre de la différence sexuelle n'est que semblant, images, symboles qui projettent toutes les manifestations de ce que l'on nomme féminité ou virilité dans le registre comique de la mascarade et du paraître, d'un faire la femme et faire l'homme qui ne dit rien du réel du sexe. Et comment ignorer ce réel quand on sait qu'il n'est pas sans commander à la vérité, aux manifestations subjectives des parlants, à leur conduite, à leur pensée, à leur discours ? Freud s'en est aperçu avec les enfants, dont les théories sexuelles ne font que transposer les modes de jouissance polymorphe.

Or ces forgeries du discours, faites pour pallier le non-rapport, changent avec les époques, celles des premières hystéries freudiennes

ne sont plus les nôtres. C'était ce que l'on a appelé l'époque victorienne, les semblants du sexe étaient alors étroitement liés au couple de la famille patriarcale, que Freud a transposé avec son Œdipe et que Lacan a tenté de rationaliser par sa métaphore paternelle. Les « amoureuses » du temps de Freud ont donc interrogé l'homme par le biais du père, elles furent ainsi les meilleurs suppôts de la métaphore paternelle, toutes dévouées au soutien de son... désir d'homme, et on comprend bien que faire désirer satisfasse le vœu de l'amour, le vœu d'être l'agalma de l'autre. Autant dire que le théâtre de l'hystérie n'est pas au même niveau que le savoir propre à son discours. Son savoir de la jouissance perverse polymorphe introduit la subversion sexuelle et dénonce, sans qu'elle le sache, l'absence du rapport sexuel. Son théâtre, au contraire, est celui du semblant de l'homme-père qui pourrait construire un couple de suppléance à cette absence du couple réel des corps. Quoi de mieux alors que la pantomime de la femme-femme, celle qui soutiendrait le désir de cet homme père, puisque le désir rapproche ce que la jouissance sépare.

On saisit là, je crois, ce qui nécessite l'hystrionisme de l'hystérie, son recours au théâtre. C'est que, la cause du désir n'étant pas son objet, cette cause n'ayant pas d'images et pas de signifiant, il ne reste alors pour mobiliser cette cause que l'on ne sait pas et que l'on ne commande pas que le recours à l'imaginaire, au « à tout hasard » de la pantomime des sexes. Et ça donne la grande comédie hystérique de la féminité, qui de nos jours encore fait croire que l'hystérie est femme par excellence. Sur la scène, oui, mais pas plus. Les mises en scène en sont variées, oscillant du triomphe à la douleur, selon que le sujet prête son corps à l'image de la femme idéale ou selon qu'il désespère de s'y égarer.

Alors cet amour pour le père, qui fait l'armature du sujet hystérique, selon Lacan, c'est une belle histoire d'amour, mais une histoire triste, où il s'avère que le désir et la castration vont main dans la main, et que donc faire désirer et châtrer sont des opérations voisines, sur lesquelles l'amour pour le père blessé s'enracine, tandis que dans tous les cas l'insatiable de l'amour entretient de ces impasses. Souffrance de l'hystérie.

Mais surtout, l'amour du père impuissant, fait clinique bien assuré, ne peut faire oublier qu'il n'y a pas de désir qui n'aille vers

une jouissance et que, au niveau de la relation des sexes, les corps, qui ne se rapprochent certes pas sans le désir, ne s'apparient vraiment que par un symptôme de jouissance. Dire symptôme, c'est dire jouissance réglée par l'inconscient, et le symptôme, lui, n'est pas un semblant, il convoque le réel du corps, pas sa pantomime. C'est là que l'hystérique dit « pouce ». Je traduis par cette expression « dire pouce » ce que Lacan appelait sa « grève du corps », Freud avait dit aversion primaire, aversion pour la chair, refus de prêter son corps à l'autre à titre de symptôme de jouissance. Là, c'est la sortie du théâtre. Éthique hors Sexe, dit Lacan, Sexe avec une majuscule pour rappeler qu'il fut un temps où le sexe désignait les femmes, éthique qui fait prévaloir l'amour sur la jouissance sexuée, tout comme la *philia* grecque le faisait pour les amis. Cette exigence de l'amour ne peut que buter sur le droit à la jouissance qui prévaut désormais dans le discours.

Où sont passées les hystériques d'antan ? Freud en leur donnant la parole leur a permis de se dispenser des spectaculaires conversions des époques précédentes. Mais après un siècle, la subversion de la jouissance perverse étant passée dans les mœurs, et la parité s'étendant jusqu'au droit de chacun à disposer à son gré de ses désirs, de ses jouissances, du choix du partenaire et aussi bien de son propre sexe indépendamment de l'anatomie, le Un de l'homme-père en place de signifiant maître ne tient plus l'affiche. Sur la scène sociale, la logique du pas tout triomphe, c'est une multiplicité de symptômes originaux de corps et de couples qui se montrent au gré des contingences. On peut s'attendre à ce que le théâtre y gagne en variété, d'ailleurs le théâtre de boulevard spécialisé dans la monomanie égrillarde n'est déjà plus. Du coup, on peut s'attendre à ce que les figures de hystérie qui se feront partenaires de tel ou tel type symptomatique se diversifient aussi, et c'est au point que l'on se demande déjà où elle est passée.

D'autant que, si l'hystérique se voue au désir insatisfait qui agalmatise, cela ne signifie pas qu'elle s'insurge contre les symptômes de jouissance. Bien loin de là, ils lui servent plutôt de boussole : son symptôme propre, c'est de s'y intéresser, au symptôme de l'autre, dit Lacan, sans majuscule à autre. Ainsi s'avère que la formule première dont Lacan a caractérisé l'hystérie, à savoir « qu'est-ce qu'une femme ? », n'était qu'une version restreinte, ajustée à l'époque de

l'homme-père, d'une formule plus générale, Lacan l'a bien vu : « Qu'est-ce que le symptôme de jouissance de l'autre ? » Et il y a tant d'autres aujourd'hui que ça promet beaucoup de nouveaux récits au théâtre et dans le roman.

Il semble quand même, à partir de l'expérience analytique, que partout où il y a eu encore un symptôme Père, une version père du symptôme, les hystériques analysantes d'aujourd'hui ne diffèrent guère de celles de Freud, sauf que désormais, en raison même du dispositif, pour raconter leurs histoires, elles jouent plus du récit que de la pantomime. Elles aussi, comme le cinéma, sont passées au parlant.